

CULTURE

AVOIR

OU

NE

PAS

AVOIR

ÉTÉ

## CONTROVERSE ►

Qui est vraiment William Shakespeare ? Un petit-bourgeois anglais ou le fils d'un immigré italien répondant au nom de John Florio ? Ce débat écorne l'image d'un monument du patrimoine britannique

*« Dans ces venelles moyenâgeuses, William Shakespeare est partout », exulte M. Wilson, en nous entraînant vers les lieux où « flotte l'esprit » du dramaturge. Dans le pub où fut écrite la seule lettre connue adressée à Shakespeare, puis au siège de la guilde des apothicaires, où l'imposante salle du conseil se dresse à l'emplacement exact du théâtre dans lequel fut jouée*

*La Tempête* pour la première fois.

Il faut de l'imagination au visiteur, car tout a été détruit lors du grand incendie de 1666. Alors Richard Wilson nous emmène dans la splendide église romane de St Bartholomew-the-Great, l'un des rares bâtiments épargnés par le feu. « Il » a dû marcher ici, susurre le professeur, en précisant que le film *Shakespeare in Love* a été tourné dans la pénombre de ces voûtes antiques.

Pourtant, depuis un siècle et demi, une terrible controverse intellectuelle fait rage, nourrie par la biographie extrêmement lacunaire du « Barde » et les mœurs théâtrales de son temps, notamment le fait que ses pièces, sans cesse remaniées, n'ont été éditées qu'après sa mort. Personne ne nie l'existence de Shakespeare, né en 1564 à Stratford-upon-Avon, mais de nombreux auteurs considèrent qu'il ne peut être l'auteur de l'œuvre foisonnante qui lui est attribuée. D'un côté, les « stratfordiens », tenants de l'orthodoxie universitaire, dissèquent les indices reliant la vie à l'œuvre et assimilent les contestataires à des charlatans. De l'autre, les « antistratfordiens », qui doutent que le dénommé William Shakespeare, bourgeois sans éducation n'ayant jamais quitté l'Angleterre et n'ayant pas légué le moindre livre à ses héritiers, puisse être le magicien du verbe et le décrypteur de l'âme humaine célébré dans le monde entier. Pour eux, le vrai Shakespeare ne peut être qu'un noble ayant dû s'affubler d'un pseudonyme pour s'introduire dans le monde sulfureux du théâtre.

## 78 candidats

La bataille n'est pas près de s'arrêter, car aucun des deux camps ne détient de véritables preuves de ce qu'il avance. Mais elle prend une dimension stratégique en cette année de quadricentenaire où le Royaume-Uni est engagé tambour battant dans un *Shakespeare business* sans complexe. « Rejoignez-nous en 2016 pour cette occasion unique », a écrit le premier ministre britannique, David Cameron, dans *Le Monde* du 11 janvier, en mettant en avant la « dimension internationale » de la célébration.

Jamais soulevés avant le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, les doutes sur la paternité de l'œuvre de Shakes-

peare sont nés « en même temps que la mode pour les romans policiers et la montée du scepticisme religieux », explique Stanley Wells, pape des études shakespeariennes à l'université de Birmingham et président honoraire du Shakespeare Trust, épicerie de la « bardolâtrie ». Aujourd'hui, Internet offre aux sceptiques et à tous les adeptes des théories complottistes une formidable caisse de résonance.

François Laroque, professeur à l'université Sorbonne-Nouvelle et auteur d'un *Dictionnaire amoureux de Shakespeare* (Plon, 800 p., 27 €), explique que pas moins de 78 candidats au titre de « véritable » Shakespeare ont été cités au fil du temps, parmi lesquels le comte d'Oxford, Edouard de Vere, et Francis Bacon, ministre des finances du roi Jacques I<sup>er</sup>. L'écrivaine américaine Delia Bacon affirma, en 1857, apporter la preuve que son prétendu ancêtre Bacon était le véritable Shakespeare. Elle tenta même d'ouvrir la tombe du « Barde » à Stratford-upon-Avon pour en extraire quelque pièce à conviction, et mourut dans un asile. Mais la galerie des sceptiques est loin de n'aligner que des illuminés et des farfelus. Mark Twain, Friedrich Nietzsche, Léon Tolstoï, George Bernard Shaw, Sigmund Freud et Paul Claudel y figurent. En 1903, l'écrivain américain Henry James s'est dit, « en quelque sorte, hanté par la conviction que le divin William est l'imposture la plus grande et la mieux réussie jamais commise sur un monde patient ».

Chaque époque a généré son « vrai » Will, et un nouveau et sérieux candidat a été exhumé ces dernières années. Il s'agit de John Florio, un Anglais d'origine italienne, polyglotte, lexicographe et courtisan, dont la culture transnationale – il a traduit les *Essais* de Montaigne en anglais –, l'agilité à manier les langues, la bibliothèque éblouissante et la connaissance de l'Italie font un Shakespeare convaincant. « Florio, fils d'un exilé juif italien converti au protestantisme, a voulu devenir plus anglais que les Anglais. Il a choisi d'utiliser le nom du personnage de Stratford, médiocre acteur et imprésario de théâtre », soutient Lamberto Tassinari, écrivain italien auteur de *John Florio alias Shakespeare* (Le Bord de l'eau, 380 p., 26,40 €). Florio et Shakespeare sont « un seul et unique auteur »,

affirme M. Tassinari. « C'est plus qu'une preuve, c'est une évidence qui heurte des intérêts de caste et bouscule une sorte de dogme religieux », dit l'auteur, dont la croisade vise non seulement les stratfordiens, mais aussi... l'impérialisme britannique.

Selon lui, « le culte de Shakespeare a été imposé au XVIII<sup>e</sup> siècle, moment où l'Angleterre connaissait une extraordinaire expansion économique et militaire nécessitant aussi une forte affirmation culturelle ». Londres, après avoir « coulé dans le béton un auteur national », et transformé l'anglais en « langue de Shakespeare », serait incapable d'admettre le « vrai » Shakespeare métissé et continental : John Florio. A notre époque de flottement sur l'identité nationale, il est particulièrement « difficile d'ébranler le monument national qu'est Shakespeare », estime le philosophe Daniel Bougnoux. Ce professeur de sciences de l'information à l'université Stendhal de Grenoble, auteur de *Shakespeare. Le choix du spectre* (Les Impressions nouvelles, 208 p., 18 €), plaide, lui aussi, en faveur de John Florio, et met en cause le « chauvinisme britannique ». « L'attribution d'une œuvre aussi considérable au médiocre bourgeois de Stratford-upon-Avon n'a que trop duré », proclame-t-il, tout en reconnaissant ne détenir « aucune preuve décisive en faveur de Florio ».

Calé dans un fauteuil de la cafétéria du cloître de St-Bartholomew, Richard Wilson sort de ses gonds pour peu que l'on prononce le nom de Florio. « Questionner l'identité de Shakespeare, c'est comme demander son certificat de naissance à Obama, lance-t-il. Laisser les théories conspirationnistes et la paranoïa d'Internet circuler à l'université, c'est ouvrir la voie au fascisme à un moment où l'Europe vit des moments difficiles. » L'idée selon laquelle « des générations entières de chercheurs auraient conspiré pour créer l'imposture Shakespeare » est, pour lui, « pathétiquement absurde ». Quant à John Florio, « c'est un protestant extrémiste qui n'aimait ni les blagues ni le sexe », dont l'œuvre de Shakespeare est pourtant truffée.

A entendre l'exaltation de l'universitaire, le procès en chauvinisme fait mouche. Mais il ne serait pas moins absurde. « Shakespeare a commencé à personnifier l'Angleterre quand il a

été redécouvert par Voltaire, puis par les romantiques allemands, assure Richard Wilson. C'est en devenant européen qu'il a accédé au statut d'auteur universel. »

Là résiderait le qui-proquo : « Les Européens considèrent Shakespeare comme la quintessence de l'Angleterre, alors que les Anglais le voient comme fondamentalement européen », précise Gordon McMullan, directeur du centre Shakespeare au King's College de Londres, qui s'élève avec force « contre le mythe selon lequel la vie de Shakespeare serait mal connue ». Lui aussi exclut la possibilité même d'un débat sur l'identité du « Barde » : « Je ne cherche même pas à discuter avec ceux qui soutiennent de pareilles absurdités, tranche-t-il. Ils reprochent aux universitaires d'être élitistes tout en soutenant que Shakespeare ne peut être issu que de l'élite. »

En fait, l'hypothèse John Florio relève quasi du tabou au Royaume-Uni. Jeremy Lester, un universitaire qui la défend, affirme s'être heurté à un mur lorsqu'il a tenté de faire publier une tribune pro-Florio dans la presse britannique. La seule occurrence du nom de Florio dans les archives du *Guardian* renvoie à un long article très étayé qui suggère que l'Anglo-Italien pourrait être l'éditeur de Shakespeare, sans s'aventurer plus loin.

### Conspiration universitaire

Mais l'Angleterre, où la liberté d'expression est une valeur de base, a bien sûr ses hérétiques. A commencer par Mark Rylance, acteur shakespearien très populaire (il incarne Thomas Cromwell dans la série de la BBC « Wolf Hall ») et ancien directeur artistique du Shakespeare's Globe, à Londres. Sa pièce *Je suis Shakespeare*, montée en 2007, dénonçait la conspiration des universitaires pour empêcher toute discussion. La star a aggravé son cas en signant, comme plus de 3300 personnes, la « déclaration de doute raisonnable sur l'identité de William Shakespeare », une pétition en ligne lancée par des universitaires américains qui se demandent « comment William Shakespeare [l'une des graphies qu'aurait utilisées l'intéressé] de Stratford pourrait être l'auteur William Shakespeare sans en avoir laissé de son vivant la moindre preuve tangible ». Direc-

tement visé en tant que figure du lobby stratfordien, Stanley Wells qualifie ses détracteurs d'« aristocrates ». « L'idée selon laquelle qu'un issu du peuple ne peut être l'auteur d'une pareille œuvre relève du snobisme, estime-t-il. Ils n'ont même pas conscience que Shakespeare a très bien pu apprendre Virgile et Cicéron dans une grammar school. »

Mais faut-il vraiment trancher cette querelle séculaire alors que les protagonistes reconnaissent qu'ils ne détiendront probablement jamais de preuve définitive ? L'essentiel n'est-il pas que l'œuvre existe, indépendamment de la biographie de son auteur, et continue d'émouvoir lecteurs et spectateurs sur tous les continents ? « Les shakespeareiens de ma génération ont appris "la mort de l'auteur" avec Foucault et Barthes, et se concentrent sur l'œuvre, remarque François Laroque. Réduire le théâtre de Shakespeare à sa biographie est une erreur. C'est méconnaître le mode d'écriture collaboratif de l'époque et oublier la part de l'imagina-

tion. » La perpétuelle réinterprétation des pièces du « Barde », leur réinvention à Hollywood ou dans les mangas japonais cadre finalement bien avec le flou du personnage. « Shakespeare n'a jamais été fixé ni stable, résume Gordon McMullan. Chaque génération y cherche du nouveau, chaque continent y trouve du sens. » On n'a pas fini de chercher l'ombre du grand « Will » dans les ruelles de Blackfriars. ♦

PHILIPPE BERNARD

## « Questionner l'identité de Shakespeare, c'est comme demander son certificat de naissance à Obama »

Richard Wilson, professeur d'études shakespeareiennes à l'université Kingston



Alinari/Roger-Viollet